

Małgorzata Fabrycy

Sorbonne Université
malgorzata.fabrycy@etu.sorbonne-universite.fr

 <http://orcid.org/0000-0003-0138-7537>

LA DIMENSION
EXISTENTIELLE
DES TEXTES-LISTES
PERECQUIENS AU PRISME
DE LA PHILOSOPHIE DU
QUOTIDIEN DE JOLANTA
BRACH-CZAINA

The Existential Dimension of Georges Perec’s Text-Lists through the Prism of Jolanta Brach-Czaina’s Philosophy of Everyday Life

ABSTRACT

The interest in the ordinary, everyday life, inscribed deeply in Georges Perec’s prose, was the reason for which he developed and theorized the notion of “infra-ordinaire” that determined not only most of his literary projects, but also his point of view on the reality. The aim of this work is to see some of Perec’s texts, for which he chose the privileged form of list, from the new perspective and to verify if their immersion into day-to-day life possesses an existential dimension. The methodology used for this purpose relies on the work of Polish philosopher Jolanta Brach-Czaina gathered in the book *Szczeliny istnienia*.
KEYWORDS: Perec, everyday life, infra-ordinaire, existential.

L’une des préoccupations principales de Georges Perec, écrivain français né en 1936, était d’interroger le quotidien. Au cours de son travail littéraire, il abordait cette question à maintes reprises, entre autres dans ses œuvres romanesques – telles que *Les choses* (1965), *Un homme qui dort* (1967), *La Vie mode d’emploi* (1978) – ainsi que dans son écriture essayistique – par exemple dans les *Espèces d’espaces* (1974) ou dans la *Tentative d’épuisement d’un lieu parisien* (1975) – et dans les recueils posthumes *Penser/Classer* (1985), *Je suis né* (1990). Ses recherches ont débouché sur l’émergence de la notion d’« infra-ordinaire », évoquée pour la première fois en février 1973 dans son texte programmatique « Approches de quoi ? » publié dans *Cause Commune* dans un numéro consacré précisément à la thématique de l’« infra-ordinaire » ou l’« infra-quotidienne ». Cependant, le terme a été forgé par Paul Virilio qui, à son tour, a été inspiré par des études d’Henri Lefebvre présentées dans la *Critique de la vie quotidienne* (Zamorano 2015b : 272–273). À ce propos, il n’est pas inutile d’ajouter que Perec a théorisé ce concept partiellement grâce aux contacts avec Roland Barthes, Michel de Certeau et Henri Lefebvre

(Bellos et Cartano 1994 : 255). Il a défini la notion d'« infra-ordinaire » par opposition aux événements extraordinaires qui occupaient trop d'espace dans les journaux et monopolisaient l'attention des lecteurs. En effet, au centre d'intérêt de l'écrivain se trouve « [c]e qui se passe vraiment, ce que nous vivons (...) [c]e qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel » (Perec 1989 : 11). Ce que propose Perec consiste donc à interroger les aspects de la vie qui restent le plus souvent sous-estimés ; sa conception de l'écriture se donnait pour but de décrire le « tissu du quotidien » et de dire le réel jusqu'aux moindres détails ; avec son manifeste l'écrivain voulait susciter au sein de la littérature une réflexion sur l'importance de l'ordinaire :

Il m'importe peu que ces questions soient, ici, fragmentaires, à peine indicatives d'une méthode, tout au plus d'un projet. Il m'importe beaucoup qu'elles semblent triviales et futiles : c'est précisément ce qui les rend tout aussi, sinon plus, essentielles que tant d'autres au travers desquelles nous avons vainement tenté de capter notre vérité (Perec 1989 : 13)¹.

En effet, la méthode de Georges Perec a permis de porter le regard ailleurs : « sur de nouveaux objets, jusque là considérés comme non dignes d'apparaître en littérature, ou alors seulement dans ses marges : les gestes qu'on fait pour mettre ses lunettes ou composer un numéro de téléphone ; les objets qui encombrent sa table de travail, etc. » (Heck 2019 : 12). En insistant sur l'observation attentive de tout ce qui passe inaperçu et sur l'importance des objets et des événements qui semblent en apparence insignifiants, l'écrivain a mis en évidence leur rôle dans la vie. Ce qui détermine la singularité de son écriture repose sur le fait que l'écrivain accordait une place centrale à ce sujet et sur son attachement à exprimer le quotidien seulement pour lui-même. En conséquence, la quotidienneté est progressivement devenue la raison d'être de son œuvre.

Cependant, la tâche de donner une définition du quotidien n'est pas aisée. Comme l'a remarqué Maurice Blanchot : « Le quotidien : ce qu'il y a de plus difficile à découvrir » (Blanchot 1969 : 355) et il a ajouté :

Quels que soient ses aspects, le quotidien a ce trait essentiel : il ne se laisse pas saisir. Il échappe. Il appartient à l'insignifiance, et l'insignifiant est sans vérité, sans réalité, sans secret, mais est peut-être aussi le lieu de toute signification possible. Le quotidien échappe (...) C'est sa définition (Blanchot 1969 : 357–359).

La difficulté de le délimiter peut découler de sa grande proximité avec notre existence. Ce que l'on a sous les yeux est parfois le plus difficile à saisir. Il faut faire preuve d'une grande attention portée à l'environnement quotidien pour pouvoir capter le monde tel qu'il est sous sa forme ordinaire. D'après Michael Sheringham, il s'agit plutôt d'un degré de la vie humaine, c'est-à-dire de la capacité d'observer les éléments banals de la vie et de conserver le lien avec l'expérience ordinaire et concrète de chaque jour :

Alors même qu'on rattache nombre de choses au quotidien (les objets, les babioles, certaines actions comme manger, téléphoner, faire des courses), la quotidienneté n'est pas une propriété qui serait inhérente à ces choses, et ne se compose pas non plus de leur somme ; elle réside

¹ Publié originellement dans (Perec 1973 : 3–4).

plutôt dans la manière dont elles participent de l'expérience vécue (Sheringham, Heck, et Hostiou 2013 : 377).

C'est dans cette optique qu'il faut comprendre l'objet de l'écriture du quotidien et du concept d'« infra-ordinaire », toujours en rapport avec l'existence humaine. C'est pour cette raison qu'à l'horizon du présent travail se trouve la volonté d'étudier la dimension existentielle des « textes-listes » (Reggiani 2013 : 506) de Perec, car c'est la forme qu'habituellement revêtaient ses interrogations. Or la fascination de l'écrivain des inventaires, des listes et des archives se manifeste dans la plupart de ses projets littéraires. Gaspard Turin et Michael Sheringham affirment que « la liste se révèle la forme privilégiée de l'expression de l'infra-ordinaire » (Turin et Hamon 2017 : 171) tandis que la fonction primordiale d'une liste dans les œuvres de Perec est liée principalement au besoin de porter un « regard du quotidien » et d'archiver ses manifestations mêmes les plus minuscules (Turin 2011 : 1). La liste témoigne de façon directe de ce qui se passe dans l'instant. Cette recherche du réel s'effectue au moyen des événements « infra-ordinaires » qui « parlent enfin de ce qui est, de ce que nous sommes » (Perec 1989 : 11). Selon Turin et Sheringham, une liste possède un caractère existentiel qui sert « d'expression d'une existence humaine, non confinée au strict individu, intangible au point d'être presque indicible, s'opposant à l'événement supra-humain (médiatique, historique) » (Turin et Hamon 2017 : 175). Turin constate que la dimension existentielle est constitutive pour le concept d'« infra-ordinaire », car il se fonde sur la réflexion sur l'origine de la vie réelle, donc de l'existence. Il remarque que dans « *Approches de quoi ?* » de Perec les termes sémantiquement liés à l'existence, à savoir le substantif « vie » et le verbe « vivre », apparaissent sept fois sur cinq pages. L'extrait suivant : « ce que nous vivons le reste, tout le reste, où est-il ? » ou encore « [n]ous vivons, certes, nous respirons, certes (...) Comment ? Où ? Quand ? Pourquoi ? » (Perec 1989 : 11–12) ainsi que leur forme fortement interrogative – ajoutons encore que le verbe « interroger » est utilisé neuf fois dans le texte – renvoient aux problèmes fondamentaux des conditions de la pensée et, en conséquence, à la dimension existentielle de l'« infra-ordinaire ».

C'est pourquoi l'approche méthodologique employée dans cette étude s'appuie sur la pensée de Jolanta Brach-Czaina qui exerce une influence considérable sur la philosophie d'existence. Ce qui l'intéresse le plus, c'est le réel, le concret et le quotidien, car tout cela constitue la base de l'existence. Dans sa pratique, elle s'occupe notamment du rôle et de la place des éléments mineurs de la vie ordinaire qui passent souvent inaperçus et semblent être sans importance. Dans son livre *Szczeliny istnienia* elle avoue :

Je ne veux pas penser à l'être en général, je laisse de telles considérations à des philosophes qui sont dépourvus d'amour pour la fissure du concret existentiel qui nous entoure et auquel, je crois, nous avons le droit de nous identifier. Je ne veux pas non plus parler de l'être dans son ensemble, car nous ne le rencontrons pas sous une telle forme, mais incarné dans le concret² (Brach-Czaina 1999 : 7–8).

² Toutes les traductions du polonais ont été effectuées par l'auteur de ce travail. Texte polonais : « nie chcę myśleć o byciu w ogólności, pozostawiam takie rozważania filozofom, w których nie ma miłości do szczeliny egzystencjalnego konkretnego, jaki nas otacza i z którym, jak sądzę, mamy prawo się utożsamiać. Nie chcę też mówić o byciu w całości, ponieważ nie spotykamy go w takiej postaci, tylko wcielony w konkret ».

Son attention pour des relations entre l'homme et son environnement quotidien résonne d'une manière naturelle avec la préoccupation de Georges Perec du quotidien. Selon Brach-Czaina, la quotidienneté, si souvent sous-estimée, influence toute notre existence et son rôle est habituellement négligé. Brach-Czaina précise que l'on a tendance à oublier que notre vie est fondée sur l'habituel et que le banal ainsi que l'ordinaire possèdent une valeur fortement existentielle :

Le fondement de notre existence, c'est la vie quotidienne. Et puisque on éprouve le fait d'exister comme extrêmement important, on est étonné chaque fois quand on se rend compte qu'elle se concentre sur les détails. Le quotidien, en étant le fond existentiel d'événements extraordinaires auxquels on s'attend – souvent en vain –, peut donc décider de tout³ (Brach-Czaina 1999 : 55).

De ce point de vue, il n'est pas étonnant que Perec accorde autant d'importance aux « petits morceaux de quotidien » (Perec 1999 : quatrième de couverture), entre autres en créant *Je me souviens*, livre qui a paru en 1978 dans lequel l'écrivain a ramassé des souvenirs puisés dans la vie quotidienne et qu'il s'est efforcé de sauver de l'oubli.

Nous avons choisi ce texte pour notre étude précisément à cause de sa structure. Effectivement, la première impression que l'on a en le tenant entre nos mains est que l'on a affaire à une liste. Cette forme semble tout à fait simple, mais elle occupe une place particulière dans l'œuvre de l'écrivain. Cette question l'intriguait, mais également lui inspirait un certain nombre de doutes liés à l'imperfection de la mémoire et à la nature même d'un inventaire dont les aspects inconciliables causent une opposition intérieure. Dans l'essai intitulé *Penser/Classer*, Perec précise en quoi consiste cette dualité :

Il y a dans toute énumération deux tentations contradictoires ; la première est de TOUT recenser, la seconde d'oublier tout de même quelque chose ; la première voudrait clôturer définitivement la question, la seconde la laisser ouverte ; entre l'exhaustif et l'inachevé, l'énumération me semble ainsi être, avant toute pensée (et avant tout classement), la marque même de ce besoin de nommer et de réunir sans lequel le monde (« la vie ») resterait pour nous sans repères (...) (Perec 1985 : 164).

Il s'avère, par conséquent, que le caractère dichotomique des listes engendre l'inquiétude ; d'une part, la création d'une liste apporte la jouissance de pouvoir participer au monde réel, au présent, de faire partie de la réalité, mais d'autre part, elle attire l'attention sur les lacunes qu'elle échoue à remplir. L'incomplétude de la liste, en mettant en évidence le manque et l'absence, évoque le vide existentiel, ce qui pourrait déboucher sur un « mal d'archive » – notion conçue par Jacques Derrida et qu'il définissait de cette manière :

c'est brûler d'une passion. C'est n'avoir de cesse, interminablement, de chercher l'archive là où elle se dérobe. C'est courir après elle là où, même s'il y en a trop, quelque chose en elle s'anarchive. C'est se porter vers elle d'un désir compulsif, répétitif et nostalgique, un désir

³ Texte polonais : « Podstawę naszego istnienia stanowi codzienność. A że fakt istnienia przeżywamy jako niezwykle ważny, więc ogarnia nas zdumienie, ilekroć uświadomiamy sobie, że upływa ono na drobniaczku. Codziennosc stanowiąca tło egzystencjalne zdarzeń niezwykłych, których oczekujemy – często nadaremnie – może więc decydować o wszystkim ».

irrépressible de retour à l'origine, un mal du pays, une nostalgie du retour au lieu le plus archaïque du commencement absolu (Derrida 1995 : 12).

Effectivement, la nostalgie accompagne la lecture des « je me souviens ». À son émergence contribuent les haltes créées par des blancs qui donnent au lecteur le temps nécessaire pour plonger dans ses propres souvenirs et pour les faire remonter à la surface de la mémoire. La possibilité de retrouver des images du passé et de revivre ces moments favorise l'apparition du sentiment de la nostalgie qui s'apparente aux réminiscences proustiennes, excepté que chez Perec les souvenirs ont été évoqués intentionnellement. Le fait qu'ils renvoient au passé, perdu comme chez Proust, est décisif car il donne envie au lecteur de revivre ces moments et il déclenche chez lui « le vague à l'âme » lié à leur caractère fugitif. Cet aspect du quotidien est, selon Jolanta Brach-Czaina, intrinsèquement gravé dans sa nature :

la forme particulière sous laquelle se réalise, dans la majeure partie, notre existence – le quotidien – a des propriétés paradoxales : quoique brutalement concrète et sévère, elle est imperceptible. Elle réunit une réalité tenace et l'éphémérité⁴ (Brach-Czaina 1999 : 64).

Perec a utilisé cette deuxième propriété de la vie ordinaire – la fugacité – en choisissant les événements dont la « durée de vie » était assez limitée et qui n'ont par la suite pas réussi à se graver dans la mémoire collective ou personnelle. Ce genre de souvenirs fait éprouver de manière plus intense le passage du temps et la disparition d'un monde passé. Par ce fait, ils s'ajoutent au sentiment de l'oubli et de la précarité de certains éléments de la vie humaine. Il s'agit par exemple des événements imprégnés d'humour. Or la vie des blagues est relativement courte ; leur compréhension dépend d'un contexte, connu souvent seulement par un certain nombre de leurs destinataires. Avec le temps, le contexte change et les blagues datent et tombent en désuétude. C'est pourquoi elles deviennent de moins en moins compréhensibles et semblent être suspendues dans le temps. Selon Brigitte Bouquet et Jacques Riffault, « la blague est un phénomène réducteur, dont le régime temporel est l'instant : la blague n'a pas de passé, pas de lendemain... » (Bouquet et Riffault 2010 : 19). Cela implique qu'elles s'expirent avec le temps et deviennent coincées dans le moment, dans le passé. Voilà la blague oubliée aujourd'hui et qui, de ce fait, illustre bien notre propos :

Je me souviens de :

- Quelle différence y a-t-il entre la tour Eiffel, ta chemise et ma famille ?
- ?
- La tour Eiffel est colossale et chemise est sale au col !
- ? Et ta famille ?
- Elle va très bien merci (Perec 2017a : 849).

De même, les événements liés à l'actualité et relayés par la presse, qui abondent dans *Je me souviens*, dévoilent, eux aussi, le côté éphémère du quotidien. Certains des événe-

⁴ Texte polonais : « Osobliwa forma, w jakiej realizuje się w większości nasze bytowanie – codzienności – ma własności paradoksalne: brutalnie konkretna i dotkliwa, pomimo to jest niezauważalna. Łączy natarczywą realność z ulotnością ».

ments cités par Perec étaient suffisamment lourds de sens pour tenir en alerte le public, mais d'autres, comme les exemples cités au-dessous, n'avaient qu'un effet mineur :

Je me souviens de desseins de Sennep dans *Le Figaro* et de ceux de Mittelberg (qui ensuite s'est mis à signer Tim) dans *L'Humanité* (Perec 2017b : 834).

Je me souviens de l'article de Claude Lanzmann dans *Les temps modernes* qui s'appelait « Du hareng saur au caviar ou la passion selon Françoise Giroud » (Perec 2017b : 863).

Ils n'étaient ni massivement médiatisés ni capables d'entrer dans l'Histoire ; au contraire, leur existence dans la mémoire collective était souvent passagère. Au fond, ils étaient marqués par la banalité et la non-permanence, comme presque toute l'actualité de la presse. Avec son effort pour évoquer un certain nombre de blagues et d'événements qui datent de l'époque de sa jeunesse, Perec exprimait la volonté de les maintenir à la surface de la mémoire. Ces « je me souviens » constituaient une tentative d'arracher quelques bribes du passé. D'après la philosophe polonaise, l'éphémérité du quotidien empêche la lutte contre le temps ; en faisant tomber les détails de notre vie dans l'oubli, le quotidien nous condamne à la peur d'être oublié :

Nous effectuons d'innombrables activités quotidiennes en n'espérant même pas que notre mémoire les conservera, sans mentionner la mémoire des autres. Nous ne les effectuons pas pour les mémoriser, mais par nécessité que nous ne pouvons pas éviter, car nous sommes confrontés à un destin déterminé par les détails qui sont comme indignes d'attention (...) Malgré nos efforts, ah, pire encore, avec eux, [notre existence] se vide. Des espaces entiers sont obscurcis, oubliés, disparaissent invisibles. Le quotidien est une réalité condamnée et condamnant à l'oubli. Il existe comme s'il n'existait pas en même temps⁵ (Brach-Czaina 1999 : 62).

Selon Brach-Czaina, le caractère banal de la vie quotidienne nous force à reprendre chaque jour des activités qui sont vouées à l'oubli. On pourrait comparer leur longévité à un sillage qui va bientôt disparaître, malgré nos efforts. Ainsi, il ne reste plus qu'à essayer de les sauver, à les garder dans la mémoire, sauf que son fonctionnement est lacunaire et ne se soumet pas à notre volonté. La dimension fragmentaire de la mémoire s'est dévoilée notamment quand Roland Brasseur dans ses deux livres – *Je me souviens de « Je me souviens » : notes pour « Je me souviens » de Georges Perec à l'usage des générations oubliées* publié en 1998 et *Je me souviens encore mieux de « Je me souviens » : notes pour « Je me souviens » de Georges Perec à l'usage des générations oubliées et de celles qui n'ont jamais su* paru en 2003 – se donnait pour but de retrouver le sens original des incidents évoqués par Perec. Brasseur voulait jeter la lumière sur le contexte et la signification des événements mentionnés par l'écrivain dans son œuvre, mais, pendant son travail, il s'est avéré que certains des souvenirs étaient faux (Brasseur 2003 : 281). Ce type d'erreurs est engendré surtout par le côté éphémère du quotidien qui « est une réalité doublement fugace. Il se traîne vers l'inexistence et se manifeste

⁵ Texte polonais : « Nieprzeliczone codzienne czynności wykonujemy, nie żywiąc nadziei, by utrwaliła je nawet nasza pamięć, a coś dopiero pamięć innych. Nie dla pamięci są podejmowane, lecz z konieczności, przed którą nie możemy się uchylić, jesteśmy bowiem postawieni w obliczu losu wyznaczonego przez drobiazgi. Jakby niegodne uwagi (...) Mimo podejmowanych przez nas wysiłków, ach, gorzej jeszcze, wraz z nimi, pustoszeje. Całe obszary zostają przesłonięte, puszczone w niepamięć, giną niewidoczne. Codzienność jest rzeczywistością skazaną i skazującą nas na zapomnienie. Istnieje tak, jakby zarazem jej nie było ».

dans l'imperceptibilité. L'imperceptibilité est une forme de sa présence⁶ » (Brach-Czaina 1999 : 60). Elle contribue encore plus aux difficultés de retrouver avec exactitude les événements du passé dans la mémoire. C'est pour cette raison que Perec tentait de dresser des listes.

Ce besoin fort, voire compulsif l'a finalement conduit à une « véritable phobie d'oublier » (Perec 1990 : 87) se révélant dans ses œuvres maintes fois, notamment dans la *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*. L'écrivain y essayait de répertorier tout ce qui se passait sur la place Saint-Sulpice, dans le 6^e arrondissement de Paris, pendant trois jours d'affilée. Perec s'y est installé les 18, 19 et 20 octobre 1974 à différents moments de la journée. Son but était de noter ce qui se passait autour de lui. Cependant, il ne s'intéressait pas aux choses évidentes et visibles au premier coup d'œil, mais il s'adonnait à la description des événements « infra-ordinaires ». L'objectif des *Tentatives* était donc d'archiver avec exactitude les détails de différentes facettes du quotidien. Perec a caractérisé son projet de la manière suivante :

Un grand nombre, sinon la plupart, de ces choses ont été décrites, inventoriées, photographiées, racontées. Mon propos dans les pages qui suivent a plutôt été de décrire le reste : ce que l'on ne note généralement pas, ce qui ne se remarque pas, ce qui n'a pas d'importance : ce qui se passe quand il ne se passe rien, sinon du temps, des gens, des voitures et des nuages (Perec 2017b : 819).

Il s'agissait alors des événements mineurs cueillis dans la rue grâce auxquels Perec a établi une liste non seulement des éléments constitutifs de la monotonie de la vie quotidienne, mais également de toutes les variations infimes du temps, de la lumière, du décor, du vivant ainsi que de chaque bus et taxi, de chaque geste des passants. Tous ces éléments Perec notait de manière hâtive et précipitée, de peur de ne manquer aucun micro-mouvement, dont informe la ponctuation souvent incomplète. Un autre texte du même genre est la *Tentative d'inventaire des aliments liquides et solides que j'ai ingurgités au cours de l'année mille neuf cent soixante-quatorze* (Publiée in *Action poétique*, n° 65, 1976, repris dans Perec 1989). Le concept de cet essai était simple, l'auteur tenait un journal dans lequel il enregistrait tous ses repas. Pendant le travail sur ce texte, l'écrivain a constaté que la nature de cette démarche était compulsive et son résultat monstrueux, mais curieux (Perec 1990 : 87). Pourtant, ce qui nous semble pertinent est l'idée que son besoin de créer des listes se fondait sur l'obsession d'archiver et de classer les composants de la réalité de « peur d'oublier » (Perec 1990 : 88). Ce sentiment repose sur la conviction que l'on ne peut conserver que le présent. Le passé, en revanche, dépend entièrement de la mémoire qui est défectueuse. C'est pourquoi la liste des souvenirs dans *Je me souviens* est incomplète et lacunaire alors que les *Tentatives*, où les observations étaient faites « en direct », étaient censées remédier aux défauts de la capacité humaine permettant de conserver des événements du passé. Il n'empêche que les principes des méthodes utilisées pour aborder la mémoire pendant le travail sur *Je me souviens* et des techniques employées dans les *Tentatives* pour ramasser des incidents de l'environnement de l'écrivain étaient au fond les mêmes. Pourtant, on pourrait se demander pourquoi noter de telles actions : « Des gens trébuchent. Micro-accidents. Un 96 passe.

⁶ Texte polonais : « [Codziennosc] jest bowiem rzeczywistoscia podwojnie umykajaca. Przetacza sie ku nieistnieniu i przejawia w niezauwazalnosci (...) Niezauwazalnosc jest forma jej obecności ».

Un 70 passe. Il est une heure vingt. » (Perec 1982 : 19) Or, en se posant la question sur la hiérarchie des éléments sur lesquels se fonde la vie, en portant notre attention sur toutes ces « dépenses d'énergie spécifiques » (Perec 1982 :18) et souvent mineures, on leur redonne de l'importance et de la signification. Par cet acte, on retrouve en quelque sorte les moments que l'on aurait autrement perdus. En conséquence, les deux types des textes-listes de Perec opère autour de l'angoisse existentielle liée au passage du temps ; la création de l'inventaire des micro-événements avait donc pour but d'apaiser le malaise de l'homme face à sa condition mortelle.

Une autre caractéristique importante des *Tentatives* est la compréhension du monde, qui chez Perec s'effectue au niveau de la vue. En observant l'environnement avec l'écrivain, le lecteur peut découvrir ce qui est normalement caché ou soustrait par l'aveuglement médiatique et idéologique. L'idée principale de ce procédé consiste à attirer l'attention du lecteur et à repousser les limites de sa perception habituelle pour renouveler le point de vue sur la vie quotidienne et par cela sur sa propre existence. Brach-Czaina reprend cette question dans son ouvrage et explique que, d'une manière générale, on est trop habitué au caractère ordinaire de la vie pour pouvoir apercevoir ses « grains » (Lejeune 1991 : 246) :

Même lorsque nous sommes nous-mêmes les auteurs d'événements ordinaires, ils semblent avoir trop peu d'importance pour qu'ils méritent d'être analysés. Ils sont familiers et donc trop évidents pour que nous voulions y réfléchir (...) les événements quotidiens en se répétant, en se ritualisant et en nous faisant habituer à eux, semblent vides, morts, dénués de sens profond et ainsi masqués, ils passent inaperçus pour nous⁷ (Brach-Czaina 1999 : 55).

Ainsi, pour retourner notre attention vers l'habituel et le banal, Perec en se servant de l'observation attentive du monde extérieur, caractéristique de toute son écriture et du concept d'« infra-ordinaire », a mis en place une esthétique du regard, la même que l'on retrouvait dans ses œuvres romanesques comme *Un homme qui dort* ou *Les Choses*. Le regard que porte le protagoniste d'*Un homme qui dort* sur le réel correspond à une approche, déjà mentionnée, appliquée dans les projets *Lieux* ou *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* pour lesquels Perec notait de son poste d'observation tout ce qui se passait autour de lui :

Je suis allé au tabac Saint-Sulpice (...) J'ai revu (...) des élégantes, des vieux beaux, des vieux couples, des bandes d'enfants des gens à sac, à sacoches, à valises, à chien, à pipes, à parapluies, à bedaines, des vieilles peaux, des vieux cons, des jeunes cons, des flâneurs, des livreurs, des renfrognés, des discoureurs (Perec 2017b : 833-834).

La méthode utilisée pour ces expérimentations a été empruntée aux sciences sociales et consistait en l'observation attentive sur le terrain tandis que le but était d'enregistrer des stimuli visuels d'une manière indifférente. Le regard neutre sert à capter la présence immédiate des choses qui dévoile la nature brute du monde. Cette nouvelle attitude per-

⁷ Texte polonais : « Nawet wówczas, gdy sami jesteśmy sprawcami zdarzeń potocznych, zdają się one za mało znaczyć, by warto było je analizować. Są swojskie i dlatego zbyt oczywiste, byśmy chcieli o nich myśleć (...) zdarzenia codzienne powtarzając się, rytualizując i przyzwyczajając nas do siebie, sprawiają wrażenie pustych, martwych, pozbawionych głębszego znaczenia i tak zamaskowane prześlizgują się niezauważone przez nas ».

mettait à Perec de décrire ce qui « sembl[ait] tellement aller de soi » (Perec 1989 : 12), il faisait l'inventaire en temps réel des lieux habituels, des voitures qui passaient, des objets, des gens et des gestes. Ainsi, le lecteur inspiré par la lecture, découvre derechef, lui aussi, son environnement, il s'aperçoit que les choses autour de lui possèdent son rythme et qu'elles changent tout le temps. Ce mouvement presque imperceptible des bribes de quotidien, qui semblent être invariables, s'effectue constamment et il faut se rendre compte qu'on en fait également partie. Brach-Czaina confirme ce point de vue, d'après elle, il se passe toujours quelque chose dans la vie quotidienne ; cependant, puisque cela se passe silencieusement, presque furtivement on ne le remarque pas (Brach-Czaina 1999 : 59).

Le but des *Tentatives* ainsi que de *Je me souviens* était donc de répertorier les détails de la quotidienneté ; il fallait attendre qu'un incident se présente et ensuite le noter. Les principes de ces textes se fondent donc sur la dynamique de l'énumération et de l'accumulation, cependant il existe encore une autre différence importante entre eux. Christelle Reggiani a constaté que les *Tentatives* constituent des « textes-listes » qui cherchent à exploiter et à épuiser toutes les ressources sur un thème ; leur but est de se saturer (Reggiani 2013 : 506). À l'inverse, l'objectif de *Je me souviens* est de rester ouvert pour laisser au lecteur la possibilité de continuer à inscrire sans fin les événements tirés de sa propre mémoire.

Gaspard Turin, qui étudiait les fonctions des listes dans la littérature, a jeté la lumière sur la dichotomie fondamentale de cette forme. Selon lui, la spécificité des listes réside dans deux aspects suivants : la tentation de dresser un inventaire exhaustif – nourrie par la peur de l'oubli – et l'aspect inachevé de chaque liste. Or une double nature de chaque liste, inventaire ou catalogue engendre une ouverture du texte et amène à un certain paradoxe. D'une part, il reste toujours un espace qui n'est pas rempli, mais d'autre part, ce blanc invite le lecteur à le compléter et à interpréter son contenu. À ce propos, Perec a comparé dans une interview le processus de la création de *Je me souviens* à une sorte de « suspension » dans laquelle « il y quelque chose de l'ordre de la méditation, une volonté de faire le vide » (Perec 1990 : 88). Par conséquent, le vide acquiert une nouvelle facette, au sein de son livre Perec transforme le vide existentiel créé par la fugacité du quotidien en potentialité qui peut être réalisée par lecteur. Le besoin de l'exhaustivité, de « clôturer » lui est donc délégué, sa responsabilité est dès lors de continuer l'inventaire ; la liste littéraire est ainsi un procédé qui implique sa participation active. En effet, les textes de Perec ont été forgés pour amener le lecteur à s'adonner à l'observation attentive de la vie quotidienne et à essayer de saisir le monde dans cette nouvelle perspective. Ces ouvrages et le jeu créé par l'auteur deviennent prétexte à ce que le lecteur change l'échelle de sa perception du monde réel. Comme le précise Julie Zamorano, on peut comprendre « la notion d'infra-ordinaire » en tant que mode de saisie de la réalité (...) Il s'agit ainsi de faire émerger une rhétorique de l'habituel pour le rendre inhabituel et inviter de la sorte le lecteur à voir autrement, à interroger l'ordinaire et le banal (...) » (Zamorano 2015a : 277). Cet appel sert précisément à secouer le lecteur et à l'éveiller de son sommeil, de la passivité pour qu'il voie à nouveau les détails du monde autour de lui, pour qu'il éprouve l'étonnement et finalement, pour qu'il découvre, à travers le « tissu du quotidien », comment redonner le sens à son existence.

BIBLIOGRAPHIE

- BELLOS David, CARTANO Françoise, 1994, *Georges Perec : une vie dans les mots : biographie*, Paris : Seuil.
- BLANCHOT Maurice, 1969, *L'Entretien infini*, Paris : Gallimard.
- BOUQUET Brigitte, RIFFAULT Jacques, 2010, L'humour dans les diverses formes du rire, *Vie sociale* 2(2) : 13–22.
- BRACH-CZAINA Jolanta, 1999, *Szczeliny istnienia*, Kraków : Wydawnictwo eFKA.
- BRASSEUR Roland, 2003, *Je me souviens encore mieux de je me souviens : notes pour « Je me souviens » de Georges Perec à l'usage des générations oubliées et de celles qui n'ont jamais su*, Pantin : Castor astral.
- DERRIDA Jacques, 1995, *Mal d'Archive. Une impression freudienne*, Paris : Éditions Galilée.
- HECK Maryline, 2019, Écrire le quotidien aujourd'hui : formes et enjeux, *Elfe XX–XXI. Études de la littérature française des XXe et XXIe siècles* (8), <https://journals.openedition.org/elfe/1193> (consulté le 8.09.2021).
- LEJEUNE Philippe, 1991, *La mémoire et l'oblique : Georges Perec autobiographe*, Paris : P.O.L.
- PEREC Georges, 1982, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* [1975], Paris : C. Bourgois.
- PEREC Georges, 1985, *Penser/Classer*, Paris : Hachette.
- PEREC Georges, 1989, *Approches de quoi ?* [*Cause commune* (5), février 1973 : 3–4], (in :) *L'infra-ordinaire*, Paris : Seuil.
- PEREC Georges, 1990, *Le travail de la mémoire. Entretien avec Franck Venaille*, (in :) *Je suis né*, Paris : Seuil, 88–89.
- PEREC Georges, 1999, *Je me souviens*, Paris : Hachette.
- PEREC Georges, 2017a, *Je me souviens – Les Choses communes I* [1978], (in :) *Œuvres I*, Paris : Gallimard Pléiade.
- PEREC Georges, 2017b, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* [1978], (in :) *Œuvres II*, Paris : Gallimard Pléiade.
- REGGIANI Christelle, 2013, *Poétique de la liste. Inventaire et épuisement dans l'œuvre de Georges Perec*, (in :) *Liste et effet liste en littérature*, Michelle Lecole, Rayomnd Michel, Sophie Milcent-Lawson (éds), Paris : Classiques Garnier, 505–517.
- SHERINGHAM Michael, HECK Maryline, HOSTIOU Jeanne-Marie, 2013, *Traversées du quotidien : des surréalistes aux postmodernes*, Paris : Presses universitaires de France.
- TURIN Gaspard, 2011, *Listes perecquiennes et filiation contemporaine : entre hybris et mélancolie*, *Cahiers Perec* 11 : 43–59.
- TURIN Gaspard, HAMON Philippe (préf.), 2017, *Poétique et usages de la liste littéraire : Le Clézio, Modiano, Perec*, Genève : Droz.
- ZAMORANO Julie, 2015a, *Les fictions pensantes de Georges Perec et Enrique Vila-Matas*, Paris : Université Paris-Sorbonne.
- ZAMORANO Julie, 2015b, L'infra-ordinaire : esquisse de la théorie narrative de Georges Perec, *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses* 30(2) : 269–282.